

LE VISITEUR

Éric-Emmanuel Schmitt



ACTES SUD ~ PAPIERS

Illustration de couverture : © Jill Battaglia / Arcangel Images

Première édition :

© ACTES SUD, 1994

Pour la présente édition :

© ACTES SUD, 2020

ISBN 978-2-330-13880-6

LE VISITEUR

Éric-Emmanuel Schmitt

Nouvelle édition

ACTES SUD - PAPIERS

PERSONNAGES
(par ordre d'entrée en scène)

Sigmund Freud
Anna Freud, sa fille
Le Nazi
L'Inconnu

L'action se passe en un seul acte, en temps réel, le soir du 22 avril 1938, c'est-à-dire entre l'invasion de l'Autriche par les troupes hitlériennes (11 mars) et le départ de Freud pour Paris (4 juin).

La scène représente le cabinet du docteur Freud, au 19 Berggasse, à Vienne. C'est un salon austère aux murs lambrissés de bois sombre, aux bronzes rutilants, aux lourds doubles rideaux. Deux meubles organisent la pièce : le divan et le bureau.

Cependant, délaissant cet extrême réalisme, le décor s'évanouit à son sommet ; au-delà des rayons de la bibliothèque, il s'élève en un magnifique ciel étoilé soutenu, de-ci de-là, par les ombres des principaux bâtiments de la ville de Vienne. C'est un cabinet de savant ouvert sur l'infini.

— scène 1 —

Freud, Anna.

Freud range lentement ses livres dans la bibliothèque, livres qui ont été jetés à bas par on ne sait quelle violence. Il est âgé mais le regard est vif et l'œil noir. Chez cet être énergique, la vieillesse semble une erreur. Tout au long de la nuit, il toussera discrètement et laissera échapper quelques grimaces : sa gorge, dévorée par le cancer, le fait déjà souffrir. Anna paraît plus épuisée que son père. Assise sur le sofa, elle tient un volume entre ses mains et bâille en croyant lire. C'est une femme sévère, un peu bas-bleu, un des premiers prototypes de femmes intellectuelles du début du siècle, avec tout ce que cela comporte de légèrement ridicule ; mais elle échappe à sa caricature par ses regards d'enfant et, peint sur son visage, son profond, son très grand amour pour son père.

FREUD. Va te coucher, Anna.

Anna secoue faiblement la tête pour dire non.

Je suis sûr que tu as sommeil.

Anna nie en réprimant un bâillement.

On entend alors, un peu plus fort qu'avant, montant de la fenêtre ouverte, les chants d'un groupe de nazis qui passe. Freud s'éloigne instinctivement de la fenêtre.

(Pour lui-même.) Si, au moins, ils chantaient mal...

Anna vient de piquer de la tête sur son livre. Tendrement, Freud, passant par-derrière le sofa, l'entoure de ses bras.

Ma petite fille doit aller dormir.

ANNA *(se réveillant, étonnée)*. Où étais-je ?

FREUD. Je ne sais pas... Dans un rêve...

ANNA *(toujours étonnée)*. Où va-t-on lorsque l'on dort ? Lorsque tout s'éteint, lorsqu'on ne rêve même pas ? Où est-ce qu'on déambule ? *(Doucement.)* Dis, papa, si nous allions nous réveiller de tout cela, de Vienne, de ton bureau, de ces murs, et d'eux... et si nous apprenions que tout cela, aussi, n'était qu'un songe... où aurions-nous vécu ?

FREUD. Tu es restée une petite fille. Les enfants sont spontanément philosophes : ils posent des questions.

ANNA. Et les adultes ?

FREUD. Les adultes sont spontanément idiots : ils répondent.

Anna bâille de nouveau.

Allons, va te coucher. *(Insistant.)* Tu es grande maintenant.

ANNA. C'est toi qui ne l'es plus.

FREUD. Quoi ?

ANNA *(avec un sourire)*. Grand.

FREUD *(répondant à son sourire)*. Je suis vieux, c'est vrai.

ANNA *(doucement)*. Et malade.

FREUD *(en écho)*. Et malade. *(Comme pour lui-même.)* C'est si peu réel... l'âge, c'est abstrait, comme les chiffres... Cinquante, soixante, quatre-vingt-deux ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Ça n'a

pas de chair, ça n'a pas de sens, les nombres, ça parle de quelqu'un d'autre. Au fond de soi, on ne sait jamais l'arithmétique.

ANNA. Oublie les chiffres ; eux ne t'oublieront pas.

FREUD. On ne change pas, Anna, c'est le monde qui change, les hommes qui se pressent, les bouches qui chuchotent, et les hivers plus froids, et les étés plus lourds, les marches plus hautes, les livres écrits plus petit, les soupes qui manquent de sucre, l'amour qui perd son goût... c'est une conspiration des autres car au fond de soi on ne change pas. (*Bouffonnant brusquement.*) Vois-tu, le drame de la vieillesse, Anna, c'est qu'elle ne frappe que des gens jeunes ! (*Anna bâille.*) Va te coucher.

ANNA (*agacée par les chants*). Comment font-ils pour être si nombreux à crier dans les rues ?

FREUD. Ce ne sont pas des Viennois. Les Allemands amènent des partisans par avions entiers et ils les lâchent sur les trottoirs. (*Obs-tiné.*) Il n'y a pas de nazis viennois.

Il tousse assez durement. Anna fronce les sourcils.

ANNA. Non, il n'y a pas de nazis viennois... Mais j'ai vu ici des pillages et des humiliations bien pires qu'en Allemagne. J'ai vu les SA traîner un vieux couple d'ouvriers dans la rue pour les forcer à effacer sur les trottoirs d'anciennes inscriptions en faveur de Schuschnigg. La foule hurlait : "Du travail pour les juifs, enfin du travail pour les juifs !" "Remercions le Führer qui donne leur vrai travail aux juifs !" Plus loin, on battait un épicier devant sa femme et ses enfants... Plus loin les corps des juifs qui s'étaient jetés par la fenêtre en entendant les SA monter leurs escaliers... Non, père, tu as raison, il n'y a pas de nazis viennois... il faudrait inventer un nouveau terme pour l'immonde !

Freud est pris d'une quinte de toux encore plus douloureuse.

Signe le papier, papa, que nous puissions partir !

FREUD. Ce papier est infâme.
